



Deux lundis par mois pendant l'été, retrouvez dans *Le Courrier* un inédit (extrait) d'un-e auteur-ice de théâtre suisse ou résidant en Suisse. Voir lecourrier.ch/inedits-theatre. En collaboration avec l'Atelier critique de l'UNIL, le Programme romand en études théâtrales et la Société suisse du Théâtre. Avec le soutien de la Société suisse des auteurs et de la Fondation Michalski.



LÉA EIGENMANN & ALICE BOTELHO

LA CABANASSE

ALICE.

[...]Quelque chose s'est verrouillé. Dans la poitrine aussi. Il n'a pas préparé la triche, il n'a pas de papier sur lui, il n'aurait jamais osé. Par contre, voir les réponses de sa voisine semble assez facile. Il se demande si les réponses seront correctes, mais à l'école, elle est plus forte que lui. En fait, toute la classe est plus forte que lui. Alors Solal invente une pose assez artificielle, qui lui permet d'être discrètement axé vers la copie d'à côté. Il place sa main en visière sur son front pour se donner un air concentré et dissimuler l'orientation de son regard. Le rang devant s'agite un peu: Solal espère en secret que quelqu'un triche aussi, qu'il ne soit pas seul. D'ailleurs c'est injuste de ne pas le faire si tout le monde le fait. Solal prie pour que la personne devant se fasse attraper, pour attirer l'attention et éloigner de lui tout soupçon. Sa voisine voit qu'il triche. Elle s'en fout. Quand elle a fini, elle décale même sa feuille d'un demi-centimètre vers lui. Malgré le stress, Solal essaie de penser froid: il sait qu'il faudrait laisser des réponses fausses, pour faire semblant. Mieux vaut laisser quelques brèches de la vérité.

LÉA.

Le jeudi, quand tout va bien, Yolanda finit sa journée avant les autres. Alors qu'elle a plus de temps, elle se presse davantage. Autour, elle entend les classes qui s'agitent dans les autres salles, le bruit significatif des chaises qu'on traîne sur le sol. L'agitation de vingt-cinq petits êtres pas encore terminés sur le point d'être lâchés dans le reste de la vie. Ce jeudi-là, Yolanda a déjà tout rangé, étiqueté, listé, corrigé. Elle range ses affaires avec une précipitation qu'on ne lui connaît pas. Son sac fermé, son foulard ajusté, Yolanda s'échappe au plus vite dans l'escalier: les sons sont feutrés, détonnant dans un silence qu'elle essaie d'apprécier encore quelques secondes. Yolanda est déjà hors du préau lorsque la cloche sonne, elle sourit. Avant la grande victoire, une petite déjà, le plaisir de s'être enfuie avant la sonnerie, comme l'ado qu'elle était autrefois, qui séchait les cours pour aller chercher du bois fumant, il y a bientôt cinquante ans de cela. Yolanda vieille pense à Yolanda jeune, mais cette pensée la déconcentre: elle la chasse. De ça, elle est capable, parfois, de compartimenter l'esprit, sinon on se laisse envahir par tous nos problèmes et tous ceux des autres.

Elle a bien vu, par exemple, cet après-midi, le petit Solal qui trichait pendant le contrôle, dommage, elle l'appréciait ce gamin. Après quarante ans d'enseignement, en vrai, il est rare que Yolanda ne voie pas un élève qui triche, c'est comme si elle entendait un cœur battre plus vite que les autres. [...]

Arrivée à son appartement, Yolanda souhaite très fort ne pas croiser la voisine et c'est toujours quand on souhaite très fort ne pas croiser la voisine qu'on croise la voisine qui elle souhaitait très fort croiser quelqu'un à qui parler. Elle ferme sa porte à clé et respire. La voici à l'abri où le secret peut exister: elle se précipite sur son ordinateur. Ebanking, mot de passe, QR code, elle est à l'aise avec la technique pour quelqu'un qui a passé plus de la moitié de sa vie sans

internet. Yolanda n'a pas le temps de réfléchir, sur son compte bancaire, l'argent est déjà là. Sans qu'elle n'ait rien eu à faire, le chiffre s'affiche, ingénu, vert, conséquent. Une nouvelle vie commence. Maintenant, il peut y avoir de la peur, des soupçons, il faudra faire gaffe aux impôts, à plein de trucs qu'elle a bien listés, mais disons que c'est différent. La somme est sur son compte. Yolanda est déjà de l'autre côté. Avoir la ligne verte sur son relevé, il lui semble qu'elle marche sur un fil: demain, il faudra reprendre la vie comme si de rien n'était. Faire comme si cette euphorie n'était due qu'à la douceur du vendredi, qu'à l'arrivée du printemps, qu'à un matin qui s'annonce plus réussi qu'un autre, comme c'est parfois l'œuvre du temps qui s'égrene différemment selon les jours.

ALICE.

Camille essaye de compter les secondes entre ses respirations. Entre les granulés du béton, des gouttes rythment ses pas. Le silence de la nuit est recouvert par les cognements de son cœur. Son cœur qui tente de sortir par ses oreilles. La lune plein la bouche, Camille avance le menton pour tâcher le sol. Ça rate, l'avant de sa basket s'imbibe de rouge. La toile bleue de sa chaussure absorbe son sang, transformé en brun. Comme si c'était de la merde qui coulait de son nez. Le vent fait frémir un buisson, Camille sursaute. La peur arrive toujours trop tard. Si Camille avait eu peur de son père elle aurait pu éviter son coup. La peur est une ressource du conscient. Pour qu'elle soit consciente de sa violence, il faut que son père lui pète le nez, que les branchages frémissent.

Comment anticiper le vent? Camille marche, abandonne le monochrome de ses baskets. Le sang traverse la toile, entre dans ses chaussettes, mouille ses orteils. Du sang entre les orteils, le cœur battant dans les oreilles, elle contourne le trottoir. Un arrière-goût de saucisse mal cuite lui reste en bouche, un rot coincé dans la gorge.

Son téléphone vibre depuis qu'elle a quitté l'appartement. Les ricochets d'excuses de son père. Il ne l'aime jamais autant qu'après lui avoir cassé la gueule. Demain, un versement de deux cents balles: Camille a saigné, ça fait gonfler la compassion et la cagnotte, peut-être trois cents. Et puis, il y a la peine des prochains jours: mentir, cacher, maquiller, inventer. Les regards de pitié, l'air de dire «je sais». Une notification de sa banque: il a dû l'amocher plus qu'elle ne l'imagine. 600 balles reçus sur son écran. Etre enfant est un métier à plein-temps. Il pleut maintenant, et ça ne vient pas de ses narines. C'est le ciel. Une femme promène son chien. Camille lève les yeux, poursuit sa route. Par dessus son épaule, la femme demande si ça va. Camille a envie de répondre mille choses. Elle dit oui. Les mains dans les poches, on n'a que le choix de son enfance. Mais elle dit oui. Oui, elle va bien, oui, tout se passe bien à la maison, oui, les croûtes sur son visage sont les fautes de sa maladresse, oui, son père l'aime, oui, il l'aime tellement que son cœur explose d'amour sur son visage. Des éclaboussures de familiarité.

poétique et fictionnelle. Elle s'intéresse à l'écriture pour le théâtre et à la mise en scène, notamment à travers deux assistanats pour *TITUBA* par le collectif Faites des Vagues au TU et *On ne badine pas avec l'amour* par Jean Liermier au Théâtre de Carouge. Marqués par une certaine oralité, ses textes se destinent à être entendus, et elle cherche à explorer la frontière entre lecture, écriture et mise en scène. Léa s'attache à observer les détails du quotidien, les interactions banales de tous les jours, qu'elle

retranscrit avec humour et finesse. Quand elle n'écrit pas pour elle, elle écrit pour les autres, notamment à travers des mandats d'attachée de presse dans divers festivals comme la FdS et le GIFF. Elle fait également partie des équipes de programmation du NIFFF et du Tourne-Films Festival. Un de ses textes, *Un peu de silence*, a été récemment publié dans le recueil Format Papier 8. A quatre mains, Léa Eigenmann et Alice Botelho ont écrit *La Cabanasse* lors de la Fête du Théâtre à Genève en 2025.

Une mare se forme entre sa semelle et ses chaussettes.

L'eau s'y infiltre, son sang s'y dilue, devenant nénuphar. La lune plein la bouche, on n'a que le choix de son enfance. La sonnette la fait sursauter alors que Camille elle-même a appuyé sur le bouton. Raphaëlle ouvre sur son visage. Camille entre sans invitation et lui fait une bise. Une croûte de sang séché s'effrite sur la joue de Raphaëlle. Ça la crispe. Elle essaye de ne pas le montrer. Son souffle vient soulever son épiderme et lui retourne le ventre. Ça ne lui a pas toujours fait ça. Quand elle a rencontré Camille, Raphaëlle venait d'avoir ses règles.

La première de sa classe, pour saigner, pas pour les notes. Elle se donnait un air de grande. Elle parlait à ses copines en disant: «Tu verras.» Alors, quand la nouvelle s'est pointée à la rentrée, avec des seins, Raphaëlle l'a détestée. Encore maintenant, Camille nie qu'elle rembourrait ses soutiens-gorge. Raphaëlle, elle le savait, et elle comptait bien le dire à tous les garçons de la classe amoureux de Camille. Et puis, un matin, Camille est arrivée la lèvre fendue et le regard mort.

Pendant la classe d'histoire, ce matin-là, Raphaëlle n'arrivait plus à la quitter des yeux. Camille enroulait ses cheveux autour de son index. Elle disait que son ex était très jaloux. Un mec qui pétait un plomb par amour, c'était plus cool qu'un père bourré et violent. Ça sous-entendait qu'elle rendait les mecs fous de sa beauté. C'est vrai que Camille, elle est splendide. Et quand le professeur d'histoire gueulait en demandant le silence, les yeux de Camille se jetaient par la fenêtre. Il y avait tellement de fatigue sur sa peau, ça lui a fait mal. Tellement de fatigue que le cours sur la révolution industrielle semblait à côté. Sur sa chaise de classe, Camille attendait sur un quai de gare, un train pas encore inventé. Là, Raphaëlle sut qu'elle ne dirait rien de ses soutiens-gorge rembourrés. Là, est née l'envie irréspressible de l'aimer – sous sa peau, sous sa lèvre fendue. Elle ne savait pas si c'était de l'amour amoureux. Elles sont devenues copines. Au début, Camille faisait comme avec les autres, elle essayait de crâner. Elle ne lui a jamais dit texto, mon père me pète la gueule, mais elles savaient toutes les deux qu'elles savaient. Camille blaguait dessus. Elle lui offrait des cadeaux avec l'argent que son père lui donnait quand il avait trop bu et trop tapé.

Il y a un an, Camille est arrivée bien amochée. Raphaëlle venait d'emménager dans son nouvel appartement. Camille a pleuré – elle pleure jamais, Camille. Avant de s'endormir, elle lui a demandé de la serrer dans ses bras. Elle demande pas ça, Camille. Elle aime pas qu'on la touche.

Raphaëlle l'a prise dans ses bras. Je t'aime. Raphaëlle n'a pas répondu. Camille s'est endormie. Elle, elle est restée fixée au plafond. Là, Raphaëlle a compris qu'elle, elle l'aimait vraiment. Elle savait que c'était impossible. Elle pouvait pas aimer Camille – Camille se faisait trop taper pour être aimée en plus.

Camille, elle a l'insolence des enfants qu'on n'a pas bien aimés. Camille débordait, de colère, de joie, de n'importe quoi. Raphaëlle avait lu une phrase qui lui revenait. Elle l'avait écrit dans ses notes de téléphone. «Il n'y a pas d'enfants intenable, juste des enfants auxquels on ne tient pas assez.» Raphaëlle murmure:

LÉA.

Tu dors?

ALICE.

Et Camille ne répond pas.

LÉA.

Yolanda n'a presque pas dormi: son réveil est douloureux mais vif comme après une nuit de fête. Pendant que chauffe le café, elle se poudre dans la salle de bain. Son reflet dans la glace se paie sa tête, la fatigue lui a décoiffé la figure. Yolanda se met en route: c'est vendredi et il faut s'habituer à être à l'aise financièrement. A chaque pas de Yolanda, quelque chose rebondit dans la pose du pied, le chemin pour l'école est un ciel au-dessus des toits du quartier. A midi, Yolanda mâche et savoure: après avoir passé plusieurs mois dans sa tête, elle remet doucement son corps en marche.

Yolanda est sage et avoir osé désobéir la fait frémir. Avec la fraude vient tout un fantasme, elle a soudain envie de boire et de baiser. Elle se dit qu'elle ira ce soir s'accouder à un bar, comme dans les films. Elle dépensera un peu de l'argent qu'elle a détourné dans des cocktails, qu'elle sirotera devant le spectacle programmé ce soir, à La Cabanasse: c'est le café-théâtre du quartier et c'est l'endroit où elle voudrait aller. Alors que Yolanda est perdue dans ses rêves de bandit, elle aperçoit Sybille, qui passe devant l'école. Sybille est la mère de Solal et Solal est l'élève que Yolanda a laissé tricher. Sans réfléchir, Yolanda s'élance: c'est la vieille prof en elle qui s'avance vers Sybille. Yolanda salue, Yolanda s'excuse, elle voudrait savoir si Solal va bien. Sybille semble prise au dépourvu: elle a l'air étonnée qu'on lui parle de son fils, comme si elle avait oublié qu'elle en avait un. Elle répond – Solal va bien.

D'ailleurs, elle ne comprend pas vraiment la question. Yolanda hésite à dire la vérité, elle a épuisé presque toute sa réserve de courage. Alors elle dit quelque chose de gris, quelque chose de flou, elle dit «Je m'inquiète pour Solal, c'est un bon garçon mais il m'a l'air fragile, en ce moment.»

Sybille nettoie la façade, comme les mères le font souvent. Elle dit, je vais lui parler, elle dit, tout ira bien. Quand Sybille se remet en marche, elle a le cœur soucieux. Avant, la première pensée de Sybille était toujours pour Solal, elle allait avec le commencement du jour. Solal pleure, nourrir Solal, où est Solal, réveiller Solal. Depuis qu'il mène sa propre existence, un peu d'espace s'est dégagé.

Sybille y a glissé un nouvel amour: elle se réapproprie doucement son corps. Elle a à nouveau le temps de penser. Ce matin, quand le réveil de Sybille a sonné, sa première pensée était pour Théo: Sybille l'a cueillie et s'est levée prendre une douche. Elle a fixé le pommeau et imbibé d'eau sa peau, portion par portion. L'étoitesse de la cabine permet de mieux réfléchir: les pensées semblent y flotter comme de la buée, rester en suspension, visibles. Dans la petite cage de plastique, la présence de Théo prenait toute la place.

Sybille s'est laissée y fondre, s'écouler dans sa chaleur, compter les secondes. Dans la vie de Sybille, cette douche faisait l'effet d'une grasse matinée, on supplierait: encore cinq minutes. Derrière la vitre devenue opaque, la culpabilité l'attendait. On pouvait l'entendre grésiller au son du petit déjeuner que préparait son mari, dans la cuisine, qui n'était pas Théo. Comme l'eau chaude qui semblait désormais lourde, la pensée de Théo l'écrasait: elle ne s'apaiserait qu'en sa présence. Donner rendez-vous à Théo tenait de l'exercice, il fallait omettre sans mentir, contourner. Quand elle a rencontré Théo, Sybille avait senti quelque chose s'ouvrir fort en elle. [...]

BIO



LÉA EIGENMANN est écrivaine, titulaire d'un Master d'Histoire et Esthétique du cinéma à l'UNIL. En parallèle à l'écriture académique, elle développe une pratique de l'écriture plus libre,



ALICE BOTELHO est diplômée de l'Institut littéraire suisse de Bienne. Son premier roman *Folie entre mes doigts* est paru en août 2025 aux éditions Mercure de France. Elle explore l'articulation entre écriture et enjeux féministes, en travaillant le

corps comme espace politique, intime et relationnel. Son roman se déroule dans un hôpital psychiatrique, autour de figures féminines et d'amitiés intergénérationnelles. Il interroge la folie, la mémoire et les violences diffuses inscrites dans le langage. Alice Botelho s'intéresse à la dramaturgie, tant dans l'écriture que dans l'accompagnement à la mise en scène. Ses recherches portent sur le langage comme outil de domination, et sur les récits dissidents comme formes de résistance. *La Triste figure* constitue une étape de travail d'un monologue en cours de création, développé en collaboration avec la comédienne Luna Desmeules.